
À l'ombre de Rome : les villes de Tolède et Pampelune dans le codex de Roda

Helena de Carlos Villamarín



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/26379>

DOI : 10.4000/14o5s

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 129-142

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Helena de Carlos Villamarín, « À l'ombre de Rome : les villes de Tolède et Pampelune dans le codex de Roda », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 202 | 2008, mis en ligne le 01 septembre 2025, consulté le 18 septembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/26379> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/14o5s>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Helena de CARLOS VILLAMARÍN

À l'ombre de Rome : les villes de Tolède et Pampelune dans le codex de Roda

RÉSUMÉ

Les villes de Tolède et de Pampelune sont représentées chacune dans un texte du codex de Roda (Madrid, RAH 78). Ces textes possèdent un caractère très différent, puisque, dans le cas de Tolède, nous nous trouvons face à une image graphique de la ville accompagnée d'une histoire de caractère éponymique sur l'origine de nouvelles villes qui entrent en concurrence avec celle-ci, tandis que Pampelune fait l'objet d'une typique *laus urbis*. Cependant, toutes deux partagent une certaine idée de *translatio imperii* et, derrière, elle l'image de Rome, tant en sa qualité d'élément urbain qu'en son caractère de tête et d'emblème de l'empire. Cette interprétation des textes doit s'inscrire au sein du dossier qui constitue la deuxième partie du codex de Roda, un recueil de textes à caractère historique qui possèdent une relative unité de contenu.

ABSTRACT

Las ciudades de Toledo y Pamplona aparecen representadas en sendos textos del códice de Roda (Madrid, RAH 78). A pesar del diferente carácter de estos textos, puesto que en el caso de Toledo nos hallamos ante una imagen gráfica de la ciudad acompañada de una historia de carácter eponímico sobre el origen de nuevas ciudades que compiten con la toledana, mientras que Pamplona es objeto de una típica *laus urbis*, ambos comparten cierta idea de *translatio imperii* y, por ello, se deja adivinar en ellos la imagen de Roma, tanto en su calidad de elemento urbano como en su carácter de cabeza y emblema del Imperio. Esta interpretación de los textos debe inscribirse dentro del dossier que constituye la segunda parte del códice de Roda, un conjunto de textos de carácter histórico que poseen una relativa unidad de contenido.

1. Introduction

Le codex de Roda (Madrid, Biblioteca de la Real Academia de la Historia 78) contient dans ses folios 195v-198r un ensemble de textes très intéressants pour l'historien et le philologue. En effet, ils ont déjà été commentés par des chercheurs comme García Villada¹, Leclercq², Díaz y Díaz³, Lacarra⁴. De mon côté, je souhaite étudier concrètement deux d'entre eux. Il s'agit de deux textes qui parlent des villes de Tolède et Pampelune. Ils ont en commun le fait de traiter de villes qui sont capitales de royaumes hispaniques. De plus, ils proposent une considération commune de la ville de Rome, dans son rôle de capitale et de représentation de l'Empire romain, qui, subtilement, se devine sous les images avec lesquelles sont présentées les villes hispaniques.

1. A. GARCÍA VILLADA, « El códice de Roda recuperado », *Revisita de Filología española*, 15 (1928), p. 113-130.

2. J. LECLERCO, « Textes et manuscrits de quelques bibliothèques d'Espagne », *Hispania Sacra*, 2 (1949), p. 95-99.

3. M.C. DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades en el Códice de Roda: Babilonia, Nínive y Toledo », *Archivo Español de Arqueología*, 45-47 (1972-74), p. 251-265 et *Libros y Librerías en la Rioja altomedieval*, Logroño, 1979, p. 32-42.

4. J.M. LACARRA, « Textos navarros del códice de Roda », *Estudios de la Edad Media de la Corona de Aragón* 1 (1945), p. 193-283.

Les textes se trouvent dans la deuxième partie du codex. Celui-ci se divise en deux sections, la première, du folio 1 au folio 155, contient les histoires de Paule Orose, alors que la deuxième, du folio 156 au folio 232, se présente sous forme de miscellanées composées de plusieurs textes. Le codex, conservé à la cathédrale de Roda jusqu'à l'an 1699, a été écrit vraisemblablement à la fin du x^e s. ou au début du xi^e s. La première partie, qui selon Díaz y Díaz est conçue sous forme d'un manuscrit indépendant, aurait été copiée à La Cogolla par un copiste influencé par des procédés graphiques castillans⁵. La dernière notice historique transmise, en l'an 1076, nous informe également de la présence du manuscrit à Nájera, où la deuxième partie a peut-être été copiée⁶. La provenance des textes semble être très diverse. On trouve en effet des textes du royaume de Léon, comme la *Chronique de Alfonse III* (fol. 178r-185r), de Navarre, comme plusieurs généalogies de rois de ce royaume (191v-192r) et même la *laus Pampilone*, mais aussi du Sud de la Péninsule, comme l'*Histoire de Mahomet* (187r-188r). On peut néanmoins parler d'une relative unité en ce qui concerne la finalité de ces textes : il semble clair qu'on désirait présenter une compilation historique, malgré les « ajouts étranges »⁷ qui ont rompu son harmonie. En même temps, on considère de façon positive les royaumes chrétiens, opposés au monde arabe bien connu par l'auteur. Celui-ci semble être très intéressé par la question de la fin du monde et par les thèmes eschatologiques, préoccupations caractéristiques des mozarabes du ix^e s.⁸ Selon Díaz y Díaz, il s'agit d'un ensemble de textes conçu comme une histoire du monde. Le noyau est l'Hispanie et les luttes entre royaumes hispaniques, héritiers des Wisigoths, et royaumes arabes, et au delà une certaine perspective eschatologique et de recherche du salut face à la fin du monde⁹.

Cependant, selon Martín Duque, l'intérêt du compilateur du codex a été, en partant de la vision universelle de Paule Orose, de centrer son attention sur le point clé de son argumentation, c'est-à-dire, la glorification de Pampelune et de ses souverains. Pour lui, la disposition, selon laquelle les histoires d'Orose sont suivies de l'œuvre historique d'Isidore de Séville, elle-même suivie des chroniques "asturiennes" et des énumérations des gouverneurs et des rois de Cordoue, pour arriver aux textes navarrais, indique que le noyau et le but du codex sont, d'un côté, cette *laus* de la ville, et de l'autre côté, la généalogie des rois de Pampelune. Cette interprétation diffère peu de celle de Díaz y Díaz, mais elle met l'accent sur la monarchie navarraise, qui trouve ainsi une légitimation et une reconnaissance parallèle à celle des royaumes des Asturies et du Léon. Ce qui est pour Díaz y Díaz un ajout étrange, est pour Martín Duque la clé de la disposition et de la sélection textuelle du codex.

Voyons maintenant les textes les plus importants pour notre travail :

- dans le dossier navarrais, qui occupe les folios 190r-193r¹⁰, on trouve au folio 190r-v la *Laus Pampilone*, précédée de la lettre de l'empereur Honore aux soldats établis à Pampelune ;
- fol. 195v : *Laus Spanie* d'Isidore de Séville ;
- fol. 196r-v : *Exquisitio Hispanie, De septem miracula mundi, De proprietatibus gentium, De LXXII generationes linguarum* ;

5. DÍAZ Y DÍAZ, *Libros y Librerías...* (op. cit. n. 3), p. 35.

6. Selon DÍAZ Y DÍAZ, *Libros y Librerías...* (op. cit. n. 3), p. 36 : « con seguridad el códice se escribió con más ambición que objetividad en un ambiente relacionado con la corte de Navarra, a la sazón establecida en Nájera. » L'origine navarraise du codex a été soutenue auparavant par LACARRA (op. cit. n. 4), p. 200.

7. DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades... » (op. cit. n. 3), p. 255. Parmi ces ajouts, on compterait le dossier navarrais ou les textes des folios 194 au 195v. On verra que l'opinion de M. DUQUE, « La realeza navarra de cuño hispano-godo y su ulterior metamorfosis », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes. Représentations de l'espace et du temps dans l'Espagne médiévale (ix^e-xii^e siècle)*, Annexes des CLCHM 15, Lyon 2003, p. 225-241, en page 232, est tout à fait contraire à celle de Díaz.

8. DÍAZ Y DÍAZ, *Libros y librerías...* (op. cit. n. 3), p. 36.

9. ID., *ibid.*, p. 42.

10. Il y a une deuxième section du dossier navarrais aux folios 231r-232v.

- fol. 197r-197v : des dessins schématiques des villes (Babylone, Ninive et Tolède) avec des textes. Le dessin de Babylone dépend d'une miniature qu'on trouve dans la série des Beatos. Le texte adjoint, on le trouve aussi dans les manuscrits des Beatos. Le dessin de la ville de Tolède a son double dans le folio 129 du codex Emilianensis (El Escorial d.I.1), copié à San Millán de la Cogolla ;
- fol. 198r : *De laude Spanie*.

2. Les villes du Codex de Roda

2.a. Sur la ville de Tolède¹¹

Civitas Tuleto in Spania primum fundata est et ibidem universas deseruiunt civitates Spanienses. Fuit in Tuleto rex, cui nomen est Octavianus; aduc Luco, Astorica, Legione, Zamora, Bracara, Flavius, Portus-gallee, Tudiense non factas erant. Mandavit Octavianus et Septemsiderus, maritus de Iherie, pater de Bracaro et de Flavio et de Teoderico et de Galaa et de Gemulus et de Cesario, qui fecit Zesarea et Faro; et noluit Septemsiderus ire ad Octavianus rex, et fecit Octaviano fossato magno et venit ad Septemsiderus et pausavit it sua hoste ibi dicitur Sumio. Et venit Septemsiderus et pausavit suas hostes; et oravit ad deum et consume sunt ostes Octaviani in vita: proinde vocatus est locus ille Sumio. Et venit Septemsiderus cum huxore et filiis suis civitas Luco et suis filiis singulis civitatibus Bracarus Bracara, Flavius Flavius, Teudericus Tude super mare, Galaa Portus Galee; Sequarius fuit mortuus in Tamare ibi dicunt portus Sequarii. Gemulus erat fortiosus, in singulas manus binas portavat columnas; ipse fecit bobata sci Petri et celbas super Aquas Calidas et ponte in Mineo. Et Cesarius super hinc resonat. Et de alias civitates multum est.

« La ville de Tolède a été la première ville fondée en Hispanie, et toutes les villes hispaniques lui sont soumises. Il y a eu à Tolède un roi appelé Octavianus, quand Lugo, Astorga, León, Zamora, Braga, Chaves, Oporto, Tuy, n'étaient pas encore construites. Octavianus y fit appeler Septemsiderus, mari d'Ihérie, père de Brácarus et de Flavius et de Téodoricus et de Galaa et de Gemulus et de Cesarius, celui qui construisit Cesarea et le phare (ou Phare). Et Septemsiderus, il ne voulait pas aller voir le roi Octavianus, et Octavianus fit une grande campagne et il partit contre Septemsiderus, et il fit camper son armée au lieu appelé Sumio. Et Septemsiderus, il y arrivât et il y fit camper son armée et il pria Dieu et l'armée d'Octavianus fut anéantie et tous perdirent la vie. C'est pour cela que ce lieu fut appelé Sumio. Et Septemsiderus fut avec sa femme et ses fils à la ville (?) de Lugo et envoya chacun de ses fils à une ville : Brácarus à Braga, Flavius à Chaves, Teudericus à Tuy, à côté de la mer, Galaa à Portugal ; Sequarius, il est mort à côté du Tambre à l'endroit que l'on appelle Port Sigüeiro ; Gemulus était fort, dans chaque main il pouvait porter une paire de colonnes. Il fit la voûte de Saint Pierre et Celbas (ou Celas ?), au-dessus de Caldas, et un pont sur le Miño. Et Cesarius, on en avait déjà parlé. Et des autres villes, ça serait trop long d'en parler. »

On a vu dans le personnage d'Octavianus un parallélisme avec la construction de Tolède par Octavien racontée dans la *Chronica Pseudoisidoriana*¹². En ce qui concerne son adversaire, Septemsiderus, Díaz voit dans son nom une double signification : d'un côté, le numéral sept de son nom correspond avec le nombre de ses fils, mais d'un autre côté on peut penser aussi à la ville de Septa, Ceuta. Dans ce cas, le texte évoquerait une lutte entre les deux villes, où Ceuta serait vaincue. Dans son article de l'année 1972-74, Díaz arrive à la conclusion qu'il s'agit d'une version de la légende de la destruction de l'Espagne¹³.

11. Éd. DÍAZ Y DÍAZ, *Visiones del más allá en Galicia en la Alta Edad Media*, Saint-Jacques de Compostelle, 1985, p. 102-3. D'autres éditions : DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades... » (*op. cit.* n. 3), p. 251-263 ; J. GIL, « Textos olvidados del códice del Roda », *Habis*, 2 (1971), p. 165-170.

12. DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades... » (*op. cit.* n. 3), p. 258 ; — GIL, « Textos olvidados... » (*op. cit.* n. 11), p. 166. Voir F. GONZÁLEZ MUÑOZ, *La Chronica gothorum pseudo-isidoriana (ms. Paris BN 6113). Edición crítica, traducción y estudio*, A Coruña, 2000, 5,1 : *Octavianus cesar regnavit annis LVI et VI mensibus... tempore istius civitates auguste et nobiles in Yspania edificate sunt, ut Toletum, Emerita, Cesaraugusta et Yspalis, quas ille suo nomine nuncupavit.*

13. DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades... » (*op. cit.* n. 3), p. 259. Cette conclusion n'est pas celle à laquelle il arrive quelques années plus tard, à l'occasion d'une nouvelle édition des textes dans son livre *Visiones...* (*op. cit.* n. 11)

De son côté, Juan Gil croit que derrière le nom de Septemsiderus se trouvent des connotations astrologiques¹⁴, non seulement avec les sept planètes, mais aussi avec les sept têtes que, selon certaines traditions, possède Gerion¹⁵. Il croit aussi que derrière le nom d'Iherie on peut supposer l'existence d'une Ibérie, car la confusion entre *h* et *b* de la minuscule wisigothique est très facile.

Néanmoins, les personnages dont on a le plus parlé sont les fils de Semptemsiderus, non seulement, en raison de leurs noms, mais aussi car ils ont la condition d'héros éponymes de villes situées sur le territoire galicien, mais qui n'ont pas encore été identifiées avec des villes réelles. Au début du texte, on énumère une série de villes qui n'étaient pas encore fondées du temps où Octavianus gouvernait Tolède. Ces villes vont recevoir pour fondateur l'un des fils d'Octavianus. Selon Díaz y Díaz, l'énumération de ces villes a une signification très particulière : d'un côté, Lugo, Astorga, León, Zamora, Braga, Chaves, Portugal et Tuy sont des sièges épiscopaux qui appartiennent à la Galice et qui dépendent de Braga¹⁶ – la position initiale de Lugo dans le texte est aussi très significative, car elle dévoile l'importance de cette ville et manifeste peut-être la polémique engagée au *x*^e s. entre ce siège épiscopal et celui de Braga – ; d'un autre côté, on retrouve cette même énumération de villes, bien que dans un ordre différent, dans la *Chronique d'Alphonse III*¹⁷, en tant qu'ensemble de villes prises par Alphonse II aux Sarrasins.

En ce qui concerne l'attribution éponyme, les seules villes qui reçoivent un fondateur sont Lugo, évoquée en tant que siège et non pas comme fondation de Septemsiderus et de sa famille ; Braga, attribuée à Bracarus ; Chaves, à Flavius ; Tuy, à Teudericus et Portugal à Galaa. Par contre, le fils nommé au début, Gemulus, n'a pas de ville à laquelle donner son nom. On dit qu'il était très fort, caractéristique qui, selon Juan Gil, peut mettre ce personnage en rapport avec les figures d'Hercule ou de Samson¹⁸. Díaz y Díaz, de son côté, croit que la référence à des piliers que Gemulus portait peut être mise en rapport avec le texte de l'*Acte de Sacre de la Cathédrale de Santiago* de l'an 899, dans lequel on parle du transport de piliers et de pièces de marbre¹⁹. On dit aussi que Gemulus avait édifié la voûte de *San Pedro y Celbas*, et un pont sur le Miño. Les savants ont cherché à trouver ces lieux et à les identifier et ont obtenus différents résultats.

Un autre fils, Cesarius, *qui fecit Zesarea et Faro*, peut être mis en rapport avec la fondation de La Corogne. Un dernier fils qui n'est pas mentionné dans l'énumération initiale, mais qui devient très important en tant que source éponyme dans le texte, est Sequarius, mort à *portus Sequarii*, identifié avec Sigüeiro.

L'intérêt de la critique pour déchiffrer la signification des noms et la réalité qui se cache derrière eux répond aussi à leur valeur comme indicateurs de l'origine et de la raison d'être du texte. La référence à des lieux si précis nous porte à supposer une origine galicienne. Mais J. Gil trouve très étrange, dans ce cas, l'absence de référence aux lieux de culte relatifs à Saint-Jacques et, au contraire, l'importance de *topónimos insignificantes*²⁰. Gil croit que le texte révèle l'opposition entre la Galice et le reste de l'Hispanie, dont la représentante est Tolède, et c'est pour cela qu'il considère plus logique que la Galice utilise des arguments d'autorité plus forts et plus solides pour combattre la richesse de sa rivale.

En effet, J. Gil, mais aussi I. Millán²¹, ont pris comme base pour leur analyse la notice du texte qui parle de la lutte entre Octavianus, roi de Tolède et en tant que tel seigneur du reste des villes de l'Hispanie, et Septemsiderus, établi à Lugo et père des héros éponymes des villes

14. GIL, « Textos... » (*op. cit.* n. 11), p. 166.

15. Tel est le nombre de têtes que lui donne Alfonse X, *Primera Crónica General* I, 10, 7.

16. DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades... » (*op. cit.* n. 3), p. 258.

17. *Chronique d'Alphonse III*, 13. ; – J. GIL, J.L. MORALEJO, *Crónicas Asturianas*, Oviedo, 1985.

18. GIL, « Textos... » (*op. cit.* n. 11), p. 166.

19. DÍAZ Y DÍAZ, « Tres ciudades... » (*op. cit.* n. 3), p. 260. Le texte de l'Acte dans López FERREIRO, *Historia de la Iglesia Catedral de Santiago*, 11 vol., Saint-Jacques-de-Compostelle, 1898-1909, 2, app. 51.

20. GIL, « Textos... » (*op. cit.* n. 11), p. 168.

21. I. MILLÁN, « Nota adicional al trabajo del Profesor Gil », *Habis* 2 (1971), p. 177-181.

galiciennes. D'un côté, Gil y voit le reflet des rébellions historiques menées par les Galiciens contre la dynastie des rois des Asturies et du León²². D'un autre côté, il y voit aussi la manifestation de la rivalité que la Galice, qui possède le corps de saint Jacques, maintient contre Rome et contre Tolède depuis le x^e s. Selon Gil, l'utilisation dans ce contexte du nom d'Octavianus, celui du roi de Tolède, mais aussi celui de l'empereur de Rome, peut servir à discréditer d'un seul coup Rome et Tolède et à renforcer la fierté des Galiciens, dévots de saint Jacques.

En suivant cette argumentation, selon laquelle le noyau du texte figure la lutte entre la Galice, vue comme un pays unique avec la figure du père Septemsiderus, et Tolède, dominatrice de toutes les villes hispaniques sous Octavianus, Isidoro Millán croit y voir un reflet de la lutte entre Léovigild et le Suève Andeca, qui mit fin à la domination wisigothique en Galice. Selon Millán, l'image d'un monde à l'envers que rapporte le texte s'était développée à partir d'un noyau de chroniques qui raconterait des événements relatifs à la chute du royaume Suève. Notre texte servirait donc de cadre pour manifester un orgueil presque patriotique et une mythification des origines de la Galice dans son ensemble²³.

Le professeur Díaz a concentré son analyse sur les indices apportés par la toponymie galicienne et il parvient à des résultats différents. Il fait une distinction entre deux parties du texte thématiquement distinctes : la première raconterait la lutte entre Octavianus et Septemsiderus, tandis que la deuxième relaterait la fondation et le peuplement des différents lieux par les fils de Septemsiderus. La première partie peut cacher des questions relatives au repeuplement épiscopal du VIII^e s. et à la polémique entre des évêques et des rois à cause de considérations juridiques en rapport avec cette situation²⁴.

Dans la deuxième partie du texte, les références aux toponymes locaux auraient diverses fonctions : la référence à Sequarius, en rapport avec Sigüeiro, et à Gemulus, peut-être installé à Ourense, pourrait manifester une tentative pour restreindre la présence d'Ourense et d'Iria au sein des restaurations ecclésiastiques des IX^e et X^e s. Tout cela porte à associer cette partie du texte à des questions relatives au repeuplement de la Péninsule, dont les données éponymes serviraient à justifier le processus. C'est pour cela que Díaz a mis en relation le texte avec un fait historique : la migration d'Odoaire et la conséquence des falsifications qui en dérive qui avaient pour but la justification de la prise de territoires²⁵. Dans son étude postérieure, Díaz y Díaz a déplacé le poids de Lugo à Tuy, parce que des lieux tels que Sumio, Cesarea ou Sigüeiro étaient situés au X^e s. sur un territoire que possédaient les évêques de Tuy²⁶.

Cette interprétation, selon laquelle le texte d'Octavianus et de Septemsiderus reflète les mouvements de repeuplement et les luttes épiscopales, devrait s'appuyer sur une datation appropriée. Le fait de figurer dans le codex de Roda, copié entre les X^e et XI^e s., est un indice. Díaz y Díaz en a trouvé d'autres en étudiant les aspects lexicaux, comme *mandare ad* qui, dans le sens de

22. Par exemple, contre Fruela, Silo, Alphonse III, Sancho I, Ramiro III. Cf. GIL (*op. cit.* n. 11), p. 168.

23. MILLÁN (*op. cit.* n. 21), p. 181.

24. DÍAZ Y DÍAZ (*op. cit.* n. 3), p. 259. Díaz prend comme base les travaux de P. DAVID, *Études historiques sur la Galice et le Portugal*, Lisbonne, 1947, p. 146, où le savant réfléchit sur l'habitude de donner aux villes le nom de leur fondateur, caractéristique des falsifications créées pour justifier des occupations de l'époque.

25. C'était l'opinion de Díaz dans l'article cité. Sur Odoaire l'Africain, cf. L. VÁZQUEZ de PARGA, « Los documentos sobre las presuras del obispo Odoario de Lugo », *Hispania*, 10 (1950), p. 635-680. Voyons le doc. I (p. 663-664) : ... *ubi posuimus nostra familia ad portum Minei que dicunt Aga. Super ipsum portum misimus ad ea nomem Avezani, de nostra preseria, et villa Gontini misimus Gontino et in Desteriz Desterico et in Provecini Provecendo. Et posuimus eius nomem ad ea villa Provezendi et in villa Sendoni misimus Sendo conomento Bocamalo et presimus alia villa de Mazedoni et posuimus Mazedonio, unusquisque per istas villas nomina d illos omines*. Bien que David (*op. cit.* n. 24), p. 119-184, considèrerait Odoaire comme un personnage historique qui serait venu d'Afrique et aurait développé son activité pastorale à Braga et à Lugo, selon Vazquez de Praga, bien qu'Odoaire puisse être un personnage historique, les documents écrits sous son autorité sont des créations postérieures à la date donnée par eux-mêmes, le VII^e s., et pour cela, datables au X^e s.

26. DÍAZ Y DÍAZ, *Visiones...* (*op. cit.* n. 11), p. 104-5.

iubere, n'est pas antérieur aux VIII^e ou IX^e s.; *fossato* est plus abondant depuis le XI^e s. En conclusion, on peut dire que le texte est né à la fin du X^e s. ou au début du XI^e s., à une époque correspondant au contexte historique des disputes ecclésiastiques qui se fondaient sur les questions de repeuplement de la Péninsule.

Néanmoins, il reste à considérer une autre circonstance pour mieux comprendre le texte. Il s'agit du contexte immédiat où il s'insère, c'est-à-dire son rapport avec les deux autres textes qui racontent l'origine des villes de Babylone et de Ninive²⁷ :

*Civitas (Babilonia) / serpentes / Babilonia a Nemroth gigante fundata est, cuius latitudo murorum cubita L, altitudo CC (h)abere traditur, circuitu eius CCCLXXX stadiis concluditur id est milia LXVIII stadiis IIII. Distructa est a Medis et Caldeis et reparata est a Semiramide regina. Conditæ vero sunt in ea corpora sanctorum Ananie Azarie et Misaeli. Et vasa domini a Nabuccodonosor rege de Iherusalem ablata sunt. In ambitu vero eius, pre ira furoris domini, habitant ibi dracones; strutiones et pilosi saltant in ea; ulule et sirene in dilubriis voluptatis cantant
Ninive civitas / turricella / viride / civitas Ninive prior facta est et abet mansiones, ut illa tota circarent xxx et unaqueque mansione xv milia²⁸.*

« Ville (Babylone) / serpents / Babylone fut fondée par le géant Nemroth ; la longueur de ses murs est de cinquante coudes, sa hauteur on dit qu'elle est de deux cents coudes. Son périmètre est de trois cent quatre vingt stades, c'est-à-dire, soixante huit milles quatre stades. Elle fut détruite par les Mèdes et les Chaldéens et restaurée par la reine Semyramide. Les corps des saints Ananie, Azarie et Michael y sont gardés. Et les verres du Seigneur furent apportés de Jérusalem par le roi Nabucodonosor. Mais autour d'elle, à cause de la colère, de la folie de Dieu, les dragons y habitent ; les autruches et les démons y sautent ; les chats-huants et les sirènes chantent dans les temples du plaisir.

Ninive ville/ petite tour/ vert/ la ville de Ninive fut construite auparavant et elle a des *mansiones*, de façon qu'elle est entourée de trente *mansiones*, et chaque *mansion* a quinze milles. »

Díaz y Díaz²⁹ a mis en rapport la première partie du texte d'Octavianus et de Septemsiderus, où est racontée la défaite du roi de Tolède, avec ces deux textes. Le lien entre ce texte et ceux qui parlent de Babylone et de Ninive naît grâce au facteur commun des trois textes : les trois villes ont été détruites par Dieu à cause de leurs péchés. Il y a beaucoup de références bibliques en ce qui concerne les villes classiques, tandis que dans le cas de Tolède, c'est l'interprétation ecclésiastique officielle de la défaite wisigothique déjà connue à l'époque de l'invasion arabe, comme on le voit dans la *Chronique Muzarabique de 754*³⁰, qui est proposée. On pourrait donc parler d'un texte ample qui parle des villes qui étaient autrefois importantes et puissantes, mais qui maintenant ont perdu leur hégémonie à cause de leurs péchés, et aussi d'un texte plus réduit où la défaite du roi de l'une d'entre elles est relatée.

Néanmoins, on rapporte à côté du récit de cette défaite la création de nouvelles villes par les descendants du vainqueur. Pourrait-on, par conséquence, lier la deuxième section du texte, dominée vraisemblablement par l'idée du repeuplement et par les conflits juridictionnels entre les diocèses, avec la première, présidée par l'idée de la chute d'une ville importante ? Il faut peut-être penser à la notion de *translatio* et au redressement, soit des grandes capitales, comme Babylone, Ninive et Tolède, soit des sièges ecclésiastiques, comme Tolède, face aux créations de Septemsiderus et de ses fils.

27. DÍAZ y DÍAZ (*op. cit.* n. 3), p. 255-6.

28. Dans le cas de Babylone, on suit Orose en ce qui concerne le récit de la fondation de la ville et la grandeur de ses murs, mais Jérôme aussi parle du rapport entre la construction de la ville et la reine Semiramis. La dernière section de ce texte correspond à une citation d'Isaïas 13, 21-22 : *Sed requiescent ibi bestiae, et replebunt domus eorum draconibus, et habitabunt ibi struthiones, et pilosi saltabunt ibi ; / et respondebunt ibi ululæ in aedibus eius, et sirenes in delubris voluptatis.* Cf. H. DE CARLOS VILLAMARÍN, *Las Antigüedades de Hispania*, Spolète, 1996, p. 311.

29. DÍAZ y DÍAZ (*op. cit.* n. 3), p. 262.

30. *Ibid.*

Selon cette interprétation, le problème établi dans le texte d'Octavianus et de Septemsiderus, est la question de la lutte entre des sièges ecclésiastiques pour augmenter leur domination sur les paroisses, tandis que l'interprétation de Gil et de Millán, c'est-à-dire, l'opposition globale entre la Galice et le reste de l'Hispanie, représentée par Tolède, semble moins vraisemblable. On peut déduire, par conséquence, que l'auteur de ce texte est un ecclésiastique stimulé par des intérêts très précis, comme c'était le cas de l'auteur ou des auteurs des documents sur Odoaire. Son origine est galicienne, peut-être de Lugo ou de Tuy, d'après ce que laisse supposer la toponymie utilisée.

Mais il y a encore des problèmes liés à ce texte et à son explication. L'un d'entre eux est le rapport même entre le texte d'Octavianus et de Septemsiderus et ceux des villes de Babylone et de Ninive. Le texte en lien avec Tolède apparaît comme tout à fait originel, car les autres villes sont connues par l'intermédiaire de fonds autorisés, comme la Bible, et d'auteurs classiques, tel Orose. On a d'ailleurs démontré la dépendance du texte de Babylone des manuscrits de Beato, qui contiennent aussi la miniature de la ville de Babylone. Le dessin de la ville de Tolède, de son côté, est presque identique à celui de la ville de Ninive, avec l'indication des *turricella* et leur figure très schématique, mais sans le dessin des serpents qui entourent la ville de Babylone. Il semble donc très probable que le texte qui parle de Tolède soit conçu sur le modèle des textes relatifs aux autres villes, auxquelles il est adjoint en tant que nouvel exemple, notamment pour sa première partie. En suivant cette ligne, la *Chronique Muzarabique de 754* parle aussi à l'occasion de la plainte pour la destruction de l'Espagne de diverses villes. Les villes citées et comparées dans ce cas sont également des modèles classiques dont le trait significatif repose sur le fait qu'elles furent objet de destruction ou qu'elles apparaissent victimes du malheur. Cependant, on notera d'abord que ces villes, Troye, Jérusalem, Babylone et Rome, sont liées à des traditions différentes, mais qu'elles sont déjà juxtaposées dans des chronologies et des chroniques³¹. Puis on remarquera qu'elles sont utilisées comme exemple pour ce qui se passe dans l'Hispanie entière, et non pas pour les événements d'une ville concrète.

Chronique Muzarabique de 754, 55,4³² :

Sed ut in brebi cuncta legentis renotem pagella, relictis seculi innumerabilibus ab Adam usque nunc cladibus, quas per infinitis regionibus et civitatibus crudelis intulit mundus iste immundus, quidquid historialiter capta Troia pertulit, quidquid Iherosolima predicta per prophetarum eloquia baiulabit, quidquid Babilonia per scripturarum eloquia substulit, quidquid postremo Roma apostolorum novilitate decorata martirialiter confecit, omnia et toth ut Spania condam deliciosa et nunc misera effecta tam in honore quam etiam in dedecore experibit.

« Mais pour tout raconter au lecteur dans de brèves pages, en laissant de côté les innombrables désastres que depuis Adam jusqu'à aujourd'hui ce monde immonde a occasionné par sa cruauté dans d'innombrables régions et villes, tout ce que, selon l'histoire, Troye la conquise a subi, ce que Jérusalem a supporté, selon la vaticination des prophètes, ce que Babylone a souffert, selon le témoignage des écritures, et, enfin, tout ce que Rome, enrichie par la dignité des apôtres, a obtenu grâce à ses martyres, tout cela, et encore plus, l'Espagne l'a supporté quant à sa honte et aussi quant à son déshonneur, car elle était autrefois attractive et maintenant elle est devenue malheureuse. »

À mon avis, il faut prendre en considération une question très importante, mais souvent négligée par la critique. Comme le dit C. J. Classen, en parlant d'Élie Aristide et de sa louange à Rome³³,

31. Avec une différence, P. ZUMTHOR parle aussi de quatre villes modèles au Moyen Âge : Jérusalem, Babylone, Rome et Byzance (*La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris 1993, p. 119) : « La perception que l'homme médiéval, jusqu'au XIII^e s. au moins, a de la ville est en partie déterminée par quatre modèles mythiques, dont les autres villes à travers le monde ne peuvent être que l'approximation ou le contraire : la Jérusalem céleste, terme de toute béatitude ; son contraire, Babylone la maudite des chapitres 17 et 18 de l'Apocalypse, Rome, source de l'autorité et de la connaissance ; Byzance, la merveille lointaine, mine inépuisable de reliques (jusqu'au sac de 1204), réservoir de sacralité, dont le prestige ne s'affaiblira que vers la fin du XIII^e siècle. »

32. J.E. LÓPEZ PEREIRA, *La Crónica Mozárabe de 754*, Saragosse, 1980.

33. *Die Stadt im Spiegel der Descriptiones und Laudes urbium*, Hildesheim, Zürich, New York, 1986, p. 19.

« so schliesst sich unmittelbar ein Vergleich Roms nicht mit anderen Städten, sondern mit den Reichen der Perser un Makedonen..., dann mit griechischen Formen der Hegemonie an..., wobei die Abschnitte, die Rom gewidmet sind..., keinen Zweifel daran lassen, dass das Reich, nicht die Stadt gemeint ist... ». Cela veut dire que parfois, quand on parle d'une ville, et plus encore quand il s'agit d'une ville traditionnelle et qui a eu une vie littéraire, comme c'est le cas de Troye, de Babylone, ou de Rome, ce sont leurs empires qui sont représentés par le nom de la ville, élue et citée en tant que capitale et signe d'une civilisation. Il faut rappeler que c'est Orose lui-même qui a fait connaître au Moyen Âge l'idée de la *translatio imperii*, en partant de Babylone et en arrivant à Rome³⁴. Selon cette même idée, Ninive peut symboliser le premier des empires, car Orose lui-même parle de Ninus comme le roi considéré par les auteurs antiques comme le plus ancien³⁵.

Selon J. Gil³⁶, « hay que remontarse en realidad hasta el Laterculus de Polemio Silvio o, mejor, hasta la Cronografía del 354 para encontrar un precedente a este cúmulo de noticias heterogéneas, que se ajustan sin embargo al canon fijado por la Cronografía del 354. (...) Puedo añadir que los dibujos de tres ciudades (Babilonia, Ninive y Toledo) que, juntamente con otro material estrechamente emparentado con la parte general de la Albeldense, ilustran el códice de Roda, traen al punto a nuestra mente las representaciones de cuatro ciudades (Roma, Alejandría, Constantinopla, Tréveris) que, en exaltación de la tetrarquía, engalanaban la Cronografía del 354, si bien la selección hispana parece responder en su origen a un criterio más general, de acuerdo con la sucesión de los imperios danielinos, modificado después por politiquerías de campanario a mayor gloria de Lugo, como pretende Díaz y Díaz, o de Santiago, como juzgo más probable³⁷. »

On peut lire aussi le commentaire que Pelagius Ovetensis fait, quelques siècles plus tard, au regard d'une nouvelle ville qui symbolise un nouveau régime, la ville d'Oviedo³⁸ :

Nulli quidem est dubium olim Babilonia, mundi urbium tenuisse principatum. Destructa vero a Domino Babilonia mundi principatum obtinuit Roma, quam beatus Petrus accepit in sorte sua; sic et Iherosolima, quæ ante Romæ et Babiloniæ fuit subdita, omnium provintiarum facta est domina, in qua Dominus Noster Ihesus Christus pro nostra omniumque redemptione pati et in eiusdem confinio Bethleem est dignatus nasci. Postquam autem idem Redemptor noster victor coelos ascendit, culpa infidelitatis est derelicta velut tugurium in vineæ et crevit fides Christi per universa mundi climata. Simili etiam modo Toletus totius Hispania ante caput extitit, nunc vero Dei iudicio cecidit, cuius loco Ovetum surrexit³⁹.

34. *Adversus paganos* 2,1,4-5 : ... quale a principio Babylonium et deinde Macedonicum fuit, post etiam Africanum atque in fine Romanum quod usque ad nunc manet, eademque ineffabili ordinatione per quattuor mundi cardines quattuor regnorum principatus distinctis gradibus eminentes, ut Babylonium regnum ab oriente, a meridie Carthaginense, a septentrione Macedonicum, ab occidente Romanum : quorum inter primum ac novissimum, id est inter Babylonium et Romanum, quasi inter patrem senem ac filium paruum, Africanum ac Macedonicum breviter et media, quasi tutor curatorque venerunt potestate temporis non iure hereditatis admissi.

35. *Adversus paganos* 1, prolog. 1 : et quoniam omnes propemodum tam apud Graecos quam apud Latinos studiosi ad scribendum viri, qui res gestas regum populorumque ob diuturnam memoriam verbis propagaverunt, initium scribendi a Nino Beli filio, rege Assyriorum, fecere... ; 1,4,1-2 : Ante annos urbis conditae MCCC Ninus rex Assyriorum « primus » ut ipsi uolunt propagandae dominationis libidine arma foras extulit cruentamque uitam quinquaginta annis per totam Asiam bellis egit... ; 2,2,1-2 : Rex primus apud Assyrios, qui eminere ceteris potuit, Ninus fuit. Occiso Nino Samiramis uxor eius totius Asiae regina, Babyloniam urbem instauravit caputque regni Assyrii ut esset instituit.

36. GIL, *Crónicas Asturianas* (op. cit. n. 17), p. 88, n. 23.

37. ID., *ibid.*, p. 88 n. 23, dit aussi que dans le *Laterculus* de POLEMIO SILVIO « figura una breve noticia de cuatro ciudades (Cartago, Babilonia, Roma y Alejandría) tomada, como señala Mommsen (AA IX, 545) de la Historia de Alejandro Magno (1, 26) : aquí se ve más clara todavía la alusión a los cuatro imperios danielinos. Todavía D. Pelayo se vio en la obligación de sacar a colación una tetrápolis (Matr. BN 1358, f. 6v), que en este caso no es otra que Toledo, Zaragoza, León y – ¡ cómo no ! – Oviedo ».

38. PELAGIUS OVETENSIS, *Liber Testamentorum*, éd. F. CONDE, *El Libro de los Testamentos de la Catedral de Oviedo*, Roma, 1971, p. 397.

39. Un autre texte de l'évêque Pelage d'Oviedo parle de la chute de Tolède à cause de ses pêchés, mais aussi à cause de son espace : *Iudicio autem divino propter peccata retroacta cecidit Toletus et elegit Asturias Deus. Tholetus quippe in ambitu habet quinque vel sex milia passuum, cuius civitatis ambitus humano artificio actus, fuit destructus, quia voluit dissipari a gentibus. In Asturiarum vero circuitu posuit montes firmissimos Deus* (*Liber Testamentorum*, fol. 5ra), cf. F. CONDE,

« Personne ne doute qu'autrefois Babylone ait été la ville principale du monde. Après avoir été détruite par le Seigneur, ce fut Rome qui obtint la primauté, et elle revint à saint Pierre. Jérusalem, qui avait été soumise à Rome et à Babylone, domine maintenant toutes les provinces ; notre Seigneur Jésus-Christ a daigné y souffrir pour notre rédemption et pour celle de tous et a daigné naître dans sa banlieue, Bethlen. Mais après l'ascension de notre Rédempteur aux cieux, le péché de l'infidélité s'en alla comme la chaume dans la vigne et la foi en Jésus a grandi dans toutes les zones de la Terre. D'une façon semblable, Tolède fut autrefois la tête de toute l'Hispanie, mais maintenant elle est tombée à cause du jugement de Dieu et à sa place c'est Oviedo qui est née. »

Si l'on compare les textes du codex de Roda qui parlent des trois villes avec les textes qui les entourent, on peut, à mon avis, préciser de plus en plus les rapports entre elles et contribuer à mieux comprendre leur sens. Il faut rappeler d'abord, que les deux textes qui jouent le rôle d'encadrement de notre fragment sur les villes sont des *laudes Spanie*, celle d'Isidore de Séville et celle appelée *Laus du codex de Roda*⁴⁰. Ce n'est peut-être pas par hasard si l'on parle dans cette dernière *laus* des animaux nocifs que l'on ne trouve pas en Spania et qui indiquent que le pays est libéré du mal⁴¹. Bien qu'il y ait un seul animal partagé par cette *laus* et le texte sur Tolède, le *draco*, la fonction de ces bêtes maudites dans leurs textes respectifs est justement la même : leur présence ou leur absence d'une ville ou d'un pays veut indiquer le caractère plus ou moins maudit de la ville ou du pays dont on parle. Mais ce n'est pas la seule caractéristique qui montre un lien entre ces textes si proches dans le codex. Le fait qu'il s'agisse de textes qui se présentent comme des louanges d'un territoire géographique, et nous pourrions dire, d'une unité territoriale dont on souhaite qu'elle devienne unité politique⁴², peut être très significatif. Cela donnerait au texte de Tolède une dimension territoriale, un contexte en même temps local et plus large. Il faut aller plus loin, dans la deuxième *laus Spanie*, celle qui est propre au codex de Roda, on ne parle pas seulement de la fusion des Goths avec la *mater Spania*, mais on donne aussi une série de sept peuples qui ont occupé ou occupent encore le territoire hispanique : *possiderunt eam generationes multas. Primum spani filii Japhet, secunda madi filii Sem, tertia uuandali filii Cam, quarta filii Sem romani possiderunt eam in pagania quousque acceperunt legem, quinta guti, sexta sarraceni, septima romani filii Esau. Ipsi regnabunt in secula seculorum in ea*⁴³. On trouve ici une nouvelle manifestation de l'idée de *translatio*, laquelle peut avoir influencée la création du texte d'Octavianus et de Septemsiderus dans une échelle plus concrète et locale. Là où on trouve dans la *laus Spanie* la succession des sept peuples qui sont allés en Hispanie, on met dans le texte dont nous parlons la succession de sept villes qui sont nées après la défaite du roi de Tolède et qui prennent une importance analogue à celle de la vieille capitale.

« Espacio y tiempo en la construcción ideológica de Pelayo de Oviedo », dans *À la recherche de légitimités chrétiennes*, p. 140. Selon Conde, l'évêque a conçu Asturias comme le lieu du salut ; ses montagnes signifient la prédestination donnée par Dieu (p. 135-6).

40. Éd. de la *laus isidorienne* dans C. RODRÍGUEZ ALONSO, *Las Historias de los Godos, Vándalos y Suevos de Isidoro de Sevilla*, León, 1975, p. 57-58. Une étude approfondie des sources du texte p. 113-119. Pour la *laus* du codex de Roda, voir H. de CARLOS VILLAMARÍN, (*op. cit.* n. 28), p. 301-323.

41. *Et de omnia que nocebit non abet in Spania. Non serpens neque aspidem neque draconem neque leonem neque leopardum neque ranas venaticas neque alanto neque gribo neque situgo neque pantaro set semper secura permanet in pace.* L'inconnu *situgo* pourrait être le *psytactum*, mais cela est difficile à vérifier.

42. C'est le cas de la *laus isidorienne*, qui chante les noces de la *terra Spania* avec son époux, le peuple wisigothique : ... *te iam pridem aurea Roma caput gentium concupivit et licet te sibimet eadem Romulea virtus primum victrix desponderit, denuo tamen Gothorum florentissima gens post multiples in orbe victorias certatim rapuit et amavit, fruiturque hactenus inter regias infulas et opes largas imperii felicitate secura.*

43. Éd. H. de CARLOS (*op. cit.* n. 28), p. 306. Traduction : « Beaucoup de générations l'ont possédée : d'abord les "hispanes" fils de Jafet, depuis les Mèdes fils de Sem, la troisième les Vandales fils de Cam, la quatrième les fils de Sem, les Romains, l'ont possédée sous le paganisme jusqu'à ce qu'ils aient reçu la loi, la cinquième les Goths, la sixième les Sarrasins, la septième les Romains fils d'Ésau. Ceux-ci vont y régner pour des siècles. »

Il faut d'ailleurs regarder le texte le plus proche, physiquement, du texte des villes, cet ensemble constitué par *Exquisitio Spanie*⁴⁴; *De septem miracula mundi*⁴⁵; *De proprietatibus gentium*⁴⁶; *De LXXII generationes linguarum*⁴⁷. Le premier d'entre eux est une description géographique de l'Espagne très proche du modèle orosien de la *Hispania triangulata*, qui reprend à Isidore de Séville son idée éponyme du pays. Le texte semble être un résumé de la louange isidorienne de l'Hispanie qui le précède dans le codex. Les autres pièces offrent une vision plus universelle. Ce sont des listes avec lesquelles on cherche à synthétiser les curiosités ou *mirabilia* du monde. À mon avis, il faut rappeler que ces listes des caractéristiques typiques des villes, ou des régions, lesquelles faisaient partie initialement des *descriptiones urbium*, sont des éléments dont on doit, selon le rhéteur Ménandre, parler quand on fait la description d'une ville. Mais déjà au haut Moyen Âge, elles appartiennent à des notices à caractère universel dégagées des descriptions des villes et avec un intérêt propre⁴⁸. Les textes, vus sous cet angle, semble compléter les descriptions des villes qui viennent à la suite, avec lesquelles ils ont un rapport de prologue. Il ne faut pas oublier que, dans la tradition littéraire, la ville de Babylone, identifiée avec Babel, est liée à la multiplication des langues⁴⁹.

En conséquence, les textes qui parlent de Babylone, de Ninive et de Tolède ont une double fonction, celle de représenter les villes elles mêmes, et celle d'évoquer les empires dont elles sont emblématiques. En tant que villes, elles portent le symbole urbain dans leurs dessins, avec la présence des tours et de leurs périmètres, mais aussi dans les textes, qui soulignent leurs dimensions et qui insistent sur la présence des *turricellæ*. Dans le cas de Babylone s'ajoute la citation des tombes des martyres, lesquelles sont des éléments typiquement urbains, caractéristiques des *laudationes urbium*. Il en résulte un ensemble de traits particuliers à la configuration d'un modèle citadin.

Du point de vue de ces villes en tant que représentation de leurs empires, l'idée la plus importante est celle de la *translatio imperii*, selon laquelle, après la chute d'un règne, c'est un autre règne qui prend le rôle de chef du monde. Suivant cette argumentation, je crois que l'histoire d'Octavianus et de Septemsiderus se présente comme un « ajout bizarre ». Ce texte suit la ligne de la *translatio*, car il parle de la défaite d'un roi et paradoxalement du pouvoir d'un autre roi et de sa dynastie, à partir de laquelle de nouvelles villes sont nées. On peut supposer que celui qui a peint l'histoire d'Octavianus et de Septemsiderus a fait lui-même une interprétation des

44. *Spania prius ab Ibero amne Iberia nuncupata, postea ab Ispalo Spania cognominata est. Ipsa est vere Espera ab Espero stella occidentali dicta. Sitā est autem inter Africam et Galliam, a Septemtrione Pirineis montibus clausa, reliquis partibus undique mari conclusa, salubritate celi equalis, omnium frugum generibus fecunda, gemarum metallorumque copiis ditissima.*

45. 1 *Capitolius Rome*. 2 *Farus Alexandriae*. 3 *Vellerefons Zmirne* 4 *Teatrum Eraclie* 5 *Gollosus Rodi* 6 *Templum Quicici* 7 *Tetrapulum Emecis, quot melius est ecclesia sancte Soffie Constantinopoli.*

46. 1 *Sapientia Grecorum* 2 *Fortia Gotorum* 3 *Consilia Caldeorum* 4 *Superbia Romanorum* 5 *Ferocitas Francorum* 6 *Yra Britanie* 7 *Libido Scottorum* 8 *Duritia Saxonorum* 9 *Cupiditas Persarum* 10 *Invidia Iudeorum* 11 *Pax Ezioporum* 12 *Comercia Gallorum.*

47. Éd. GIL et MORALEJO (*op. cit.* n. 17), p. 154, parmi les textes de la *Crónica Albeldense: II. Exquisito Spanie*, dont la source est Isidore de Séville, *Orig.* 14, 2, 28; V. *De septem miracula mundi*; VI. *De proprietatibus gentium*. La série des soixante-douze générations de langues a été éditée par A. BORST, *Turmbau von Babel*, 5 vol., Stuttgart, 1957-63, II, 2, 936-8.

48. CLASSEN, *Die Stadt im Spiegel*, 16-17. Selon Classen: « die zahlreichsten Hinweise auf Häfen, Handel und Handelsgüter, auf natürliche Produkte des Landes, die in den Städten verkauft werden, und Erzeugnisse des Handwerks, auf Vergnügungstätten (und die dort Tätigen), aber auch auf geistige Fähigkeiten und Aktivitäten im städtischen Milieu, finden sich nicht etwa in einem Stadtlob oder einer Stadtbeschreibung der gehobenen Literatur, sonder im Bereich des "insipides compositions géographiques de la fin de l'Antiquité" (J. ROUGÉ, éd., *Expositio totius mundi et gentium*, SCh 124, Paris 1966, 83), in der *Expositio totius mundi et gentium*, die nach der wohl begründeten Ansicht des letzten Herausgebers um die Mitte des vierten Jahrhunderts von einem Griechen aus dem Osten verfasst, im sechsten Jahrhundert ins Lateinische übersetzt worden ist... Der Verfasser Stadt und Region nicht deutlich unterscheidet. » p.25.

49. Cf. A. ARIZALETA, « Del texto de Babel a la biblioteca de Babilonia. Algunas notas sobre el Libro de Alexandre », dans *La hermosa cobertura. Lecciones de Literatura Medieval*, éd. F. CROSAS, Pampelune 2000, 35-69, p. 49-52.

textes et des contextes. Il a pris la succession Babylone-Ninive-Tolède pour mettre sur pied un nouveau texte. On peut imaginer qu'au début, lors du processus de la transmission textuelle, il y avait seulement une représentation graphique de la ville de Tolède, à côté de laquelle on aurait mis un texte descriptif, en suivant les exemples précédents. Mais on a continué dans la ligne thématique de la *translatio* en ajoutant ce nouveau texte sur le roi de Tolède et son rival. Le but de cet ajout serait vraisemblablement celui de justifier des intérêts juridictionnels.

2.b. *Laus Pampilone*⁵⁰

De Laude Pampilone

Hic locus providus factus a deo, ab homine inventus, adeo electus ubi quod anni dies puteis adinventus, ut singulis vicibus ad auriendum prestus sit ut nullus ab alio necessitate compulsus auriad aquas, quia omnes proprii diferti inundant la<ti>ces. Quius murorum turres in latitudine LXIII pedum sita. In altum LXXXIII pedum /fol. 190v/ surgit immensis. Circuitu urbis mille ambitus dextris. Turrium situ numero LXVII. Quam dominus pro sua misericordia innumeravilium martyrum reliquiarum condidit arcem. Quorum orationibus inter inimicas et barbaras gentes custoditur inlesam, ex quibus vigiles per multos martyrum titulos refulget lumen angelicum et antiquitus sicut per alegoriam dicitur: si homines silebant ad [vigilia] martirum, lapides proclamabant ad vigiles exitandas. [Hic locus semper] victor et pompa virtutum. Pampilona presidium [vonis, tribus] angulis quoartata, ter preposita portis, quattuor [posticis sita], portui vicina. Greco eloquio Pampilona, latine [porta] omnium dicitur. Silo flores arborum, amnis [orientalis fluxuoso] retractos occiduo cum proximos vicinos, cum plana et [simplex suburbia. Deseruiat ereticis] contraria, resistat baceis. [Huic perpetim devet amari ut nullus ab impugnante sentiat mali. Quamvis oppulenta Roma prestita sit Romanis, Pampilona non destitit prestare suis. Nam cum mirabilis magnaue regio, fructifera aliorum regionum: hic rastris effosa terra <a>quas ab amna reducunt. Montes in circuitu eius et Dominus in circuitu populi sui ex hoc nunc et usque in seculum. Amen].

« Ce lieu providentiel, fait par Dieu, trouvé par l'homme, tellement choisi, où l'on a découvert tant de puits comme il y a de jours dans l'année pour que l'on puisse toujours prendre de l'eau de ces puits et pour que personne n'utilise celles d'autres, pressé par la nécessité, pour prendre de l'eau, car tous les champs en sont pleins. Les tours des murs de la ville ont une épaisseur de soixante trois pieds. Leur hauteur est de quatre-vingt quatre, en se dressant immenses. On les entoure d'une circonvallation de mille "diestras". Elle possède soixante sept tours. Le Seigneur, par sa miséricorde, lui a donné une forteresse d'innombrables reliques de martyres. Et grâce à ses prières il les conserve indemnes parmi des gens barbares et ennemis. Grâce à ces prières bienveillantes et grâce aux nombreux mérites des martyres, il y brille une lumière angélique, et, comme on raconte de toute antiquité par moyen de l'allégorie, si les hommes endormaient les vigiles des martyres, ils seraient réveillés par les clameurs des prières. Ce lieu a toujours été un lieu de victoire et de l'ornement des vertus. Pampelune, forteresse pour les bons, est renfermée dans trois angles avec trois portes à l'avant et quatre portes à l'arrière, proche d'un port. En langue grecque, "Pampilona", et en latin on l'appelle "porte de tous". Je ne parle pas des fleurs des arbres, du fleuve de l'Orient qui coule jusqu'à l'Occident avec les voisins proches où le faubourg est plein et simple. Qu'elle n'aide pas les hérétiques et qu'elle résiste aux Basques. On doit toujours l'aimer, de façon à ce que personne ne sente douleur de celui qui l'attaque. Si la riche Rome sert les Romains, Pampelune ne se lassait pas de servir les siens. Car c'est une région admirable et grande, plus fructueuse que d'autres : quand la terre est creusée par des râtaux, des eaux retournent du fleuve. Elle possède des montagnes autour et le Seigneur protège son peuple maintenant et toujours. Amen. »

Le texte est précédé dans le codex de Roda d'une épître de l'empereur Honorius aux soldats établis à Pampelune, considérée comme authentique, et qui donne raison du nom *epistola* mis à côté du titre du texte dans le manuscrit⁵¹.

50. Maintenant je suis la nouvelle édition du texte, mais sans apporter l'apparat critique : H. DE CARLOS, « A laus Pampilone do Códice de Roda. Unha nova achega » ; — A. I. BOULLÓN, X.L. COUCEIRO, F. FERNÁNDEZ Rei, *As tebras alumeadas. Estudos filolóxicos ofrecidos en homenaxe a Ramón Lorenzo*, Saint-Jacques-de-Compostelle, 2005, p.103-113.

51. K. LARRAÑAGA ELORZA, « Glosa sobre un viejo texto referido a la historia de Pamplona : el "De laude Pampilone" », *Príncipe de Viana* 55, 201 (1994), p. 137-47, en part. p. 137-8.

Dans ce cas, on se trouve devant une *laus urbis* typique qui répond aux modèles plus classiques de ce genre littéraire, généralisés dès l'Antiquité et renouvelés au Moyen Âge avec la présence d'éléments chrétiens, comme la citation des tombes des martyres⁵². On loue les aspects qui dérivent de la nature de la ville et de sa situation, on loue aussi les œuvres de la main de l'homme⁵³. Il est alors fait mention des murs, des portes, des tours, et des *postici* de la ville, éléments souvent cités dans les *descriptions* ou *laudes urbium* du Moyen Âge, présents aussi dans l'iconographie de l'époque⁵⁴. Il ne faut pas oublier que ces caractéristiques possèdent une valeur symbolique ou allégorique, car elles démontrent la clôture, la solidité et la verticalité de la ville, c'est-à-dire son isolement, sa sécurité, sa grandeur et sa puissance⁵⁵. Les caractéristiques naturelles de la ville sont sa richesse en eau, son ampleur et son hinterland. Il faut remarquer que Pampelune est proche d'un port, supposé fluvial, et entourée d'un vrai *locus amoenus*. Elle est aussi entourée de montagnes, lesquelles font valeur de référence, en tant que fonction défensive, parallèlement elles ont, comme c'était le cas des caractéristiques *humaines*, une dimension allégorique, symbole de la protection de Dieu sur son peuple, comme on l'a vu avec Pelage d'Oviédo qui croyait que c'était le cas des Asturies en raison de leur emplacement⁵⁶. Cette louange des conditions naturelles de Pampelune conduit Martín Duque à définir la *laus Pampilone* comme une transposition de l'hyperbolique louange isidorienne de l'Hispanie⁵⁷.

Beaucoup d'éléments se retrouvent avec la *laus* du territoire de la Spania, et je crois qu'il est très important de regarder quelle est la définition que le texte de la *laus Pampilone* donne de la forme de la ville ; Pampelune est *tribus angulis quoartata*. Cela nous rapproche de la classique définition de la *Hispania triangulata* de Paule Orose, qu'on trouve d'ailleurs dans la *Chronique Pseudoisidorienne*, selon laquelle *Hispania universa terrarum situ trigona est et circumfusione oceani Tyrrhenique pelagi paene insula efficitur*⁵⁸. Les autres éléments sont des topiques inhérents au genre littéraire auquel tous les textes, si on considère aussi la deuxième *laus Spanie*, sont attachés. À mon avis, il faut remarquer, d'un côté, l'étymologie typiquement isidorienne que le texte donne

52. CLASSEN (*op. cit.* n. 48), p. 29-30. ; — A.M. ORSELLI, « Coscienza e immagini della città nelle fonti tra v e ix secolo », dans *Early Medieval Towns in West Mediterranean*, G.P. BROGIOLO (ed.), Mantoue 1996, p. 9-16 : « La funzione del santo in rapporto alla città, ..., e il significato, per la città, della presenza reliquiale, si configurano in effetti come gli elementi di autentica e sostanziale rottura rispetto alla storia culturale della città antica e al suo immaginario religioso » (p. 15).

53. Selon QUINTILLIEN, *Inst.* 3,7,26-27 : *Laudantur autem urbes similiter atque homines. Nam pro parente est conditor, et multum auctoritatis adfert vetustas, ut iis, qui terra dicuntur orti, et virtutes ac vitia circa res gestas eadem quae in singulis: illa propria, quae ex loci positione ac munitione sunt. Cives illis ut hominibus liberi sunt decori. Est laus et operum, in quibus honor, utilitas, pulchritudo, auctor spectari solet, honor ut in templis, utilitas ut in muris, pulchritudo vel auctor utriusque. Est et locorum, qualis Siciliae apud Ciceronem, in quibus similiter speciem et utilitatem intuemur, speciem maritimis, planis, amoenis, utilitatem salubris, fertilibus...* Selon CICÉRON, *off.* 2,14 : *adde ductus aquarum, derivationes fluminum, agrorum inrigationes, moles oppositas fluctibus, portus manu factos, quae unde sine hominum opere habere possemus*

54. Selon P. ZUMTHOR (*op. cit.* n. 31), p. 117, les représentations graphiques, « les plus anciennes, telles le Westminster ou le Dinant de la tapisserie de Bayeux, ou Le Mans d'un vitrail de la cathédrale Sainte-Julien, figurent emblématiquement la cité par un mur, une tour, une porte, les lignes de quelques bâtiments élevés entre lesquels l'œil ne perçoit aucun vide. » Pour un exemple textuel, voir BÈDE, *Historia Ecclesiastica* 1,1 (*de situ Britanniae*) : *Erat et civitatibus quondam viginti et octo nobilissimis insignita, praeter castella innumera, quae et ipsa muris, turribus, portis ac seris eant instructa firmissimis*. On voit que ces éléments sont tenus comme caractéristiques des villes, au point de donner l'air de *civitas* aux *castella*.

55. EAD., *ibid.*, p. 122 : « ... la ville se pose, seule, solide et sûre. Sa centralité dément la sauvagerie c'est-à-dire la ruralité, du reste du monde. Au cœur de celui-ci, elle est à la fois espace de franchise et lieu de pouvoir » (p. 124).

56. Cf. n. 39.

57. « La realia navarra de cuño hispano-gótico », 233.

58. *Aduers. paganos* 1,2,69-70. Mais on y trouve aussi un parallélisme avec la description de Dijon donnée par GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum* 3, 19 (éd. B. KRUSCH, W. LEVISON, *MGH Script. rer. Mer.* 1,1, Hannover 1951, 120 ss.). Selon A.B. ORSELLI, « Coscienza e immagini della città », 11, « nella descrizione di Gregorio le mura di Digione rimangono ad ogni modo, si è detto, elemento dalla duplice valenza, reale e simbolica ; ... simbolica, certo nell'orientamento secondo i quattro angoli del mondo, forse nelle misure e nel numero delle torri. »

au nom de la ville, *Pampilona*, « la ville de tous les portes », car elle en possède de nombreuses. Faute d'un héros éponyme, on spéculé sur la signification du nom de la ville à partir de l'utilisation de la langue grecque, une ressource, caractéristique isidorienne. D'un autre côté, et en rapport avec l'idée déjà commentée de la fonction salvatrice de la ville, on trouve la référence aux tombes des martyres et leur valeur protectrice. Cet aspect est typique des *laudes urbium* du haut Moyen Âge, en commençant par la ville de Rome⁵⁹. En fait, l'*emulatio* avec l'Urbs est un élément évident dans le texte, tel qu'il apparaît dans la phrase : *Quamvis oppulenta Roma prestita sit romanis, Pampilona non destitit prestare suis...*

Selon A. Martín Duque, le texte est une « declaración de genuina romanidad⁶⁰ » qui donnerait au dossier navarrais un sens unitaire et plein de signification. Selon Martín Duque, *Pampilona* est *caput regni* ; il ajoute cette conclusion : « Comenzado ya el siglo X, nos hallamos, en suma, ante un espacio político soberano, regnum, o sea, una realeza pamplonesa, complementaria que no antitética de la leonesa, abierta como ésta hacia las profundas fronteras de Al-andalus, la Hispania irredenta, y edificada sobre el mismo cimiento de tradiciones eclesiásticas, civiles, historiográficas, intelectuales y rituales de cuño hispano-godo. Cabría añadir, sin embargo, como matiz un tanto singular, la evocación expresa y enfática de la impronta y el espíritu romano-cristiano representados por la ciudad cuyo nombre iba a lucir durante más de dos siglos el propio reino⁶¹. » Selon cette interprétation la ville de Pampelune joue le rôle de *altera Roma*⁶² et de *caput* d'un règne qui trouve maintenant sa vraie dimension, celle de devenir un nouvel empire romain-chrétien. On voit aussi que sa première campagne militaire est celle que la ville a mené contre ces *bacceis* dont on parle dans le texte, identifiés avec les Basques⁶³.

3. Conclusion

Comme pour les villes avec des dessins, Babylone, Ninive et Tolède, Pampelune nous offre la fonction de la ville en tant que sujet de description et de *laus*, mais aussi comme représentation de la notion de *translatio*, à partir de la comparaison avec un modèle à la fois réel et idéal, Rome. La ville a une valeur propre et peut recevoir des louanges dues à son architecture ou à son emplacement, à la présence de saints ou à la force guerrière de ses citoyens. Elle a aussi une valeur symbolique, en tant que capitale et représentation de l'empire – valeur que la ville et l'empire de Rome ont tenu dans les textes classiques.

La notion de *translatio imperii* liée aux villes de Tolède et de Pampelune, respectivement, vient accompagnée de textes qui renforcent l'idée en la dotant d'un sens territorial plus ample. Le fait que deux *laudes Spanie* se trouvent proches, dans l'ordre du codex, des textes sur les villes, et que, de plus, elles semblent spéculaires de ceux-ci, renforce la notion d'héritage vis-à-vis du passé romain et de gravitation du poids de l'histoire autour d'un nouvel axe d'une part spatial, celui constitué par *Spania*, et d'autre part politique, celui formé par les nouveaux royaumes hispa-

59. CLASSEN (*op. cit.* n. 48) : « Schon Ambrosius und nach ihm Prudentius und andere besingen Rom als Stadt der Apostel (und Martyrer), und eine besonders eindrucksvolle Gestaltung findet diese Romauffassung in dem wohl bekanntesten mittelalterlichen Gedicht auf Rom, O Roma nobilis » p. 30 ; — ELORZA (*op. cit.* n. 51), p. 146, n. 33 et 35 rappelle les *Versus de Verona* et les *Versus de Mediolano ciuitate*, des *laudes urbium* en vers datables du VIII^e s., qui offrent d'importantes analogies avec notre texte, telles que les descriptions des murs et des périmètres ou la valeur salvatrice des tombes des saints. Cf. aussi P. ZANNA, « Descriptiones urbium and elegy in Latin and Vernaculars, in the Early Middle Ages », *Studi Medievali* 32 (1991), p. 523-96.

60. Voir n. 57

61. *Ibid.*, p. 240.

62. Le titre *Roma nova* ou *Roma secunda* a été utilisé au Moyen Âge par plusieurs auteurs dans les descriptions et *laudes* de villes pour qualifier des lieux comme Constantinople, Aix-la-Chapelle, Trèves, Milan, Reims, Tournai, etc. Cf. W. HAMMER, « The concept of the new or second Rome in the Middle Ages », *Speculum* 19 (1944), p. 50-62.

63. Cf. L. ELORZA, (*op. cit.* n. 51) p. 141. L'identification vient d'Isidore de Séville (*Orig.* 9, 2, 107 ss.), et est, pour cela, une référence pour dater le texte, car elle fixe un *terminus post quem*.

riques. L'ensemble de textes du codex de Roda que nous venons d'aborder révèle un caractère plus unitaire et solide qu'il semblerait à première vue. En reprenant les suggestions de Díaz y Díaz et de Martín Duque exposées au début de ce travail, et après l'analyse à laquelle nous avons soumis les textes, nous pouvons rendre évident le sens de la compilation des textes du codex de Roda comme une inclusion des éléments hispaniques, des royaumes et de ses capitales, dans le cadre d'une histoire universelle, et comme une manifestation, telle que la laisse paraître la création du texte de Septemsiderus et ses fils fondateurs de villes, de la possibilité de la naissance de nouveaux royaumes sous la protection de la loi, reflétée dans le propre Orose, de la mort et de la naissance des empires.

Helena DE CARLOS VILLAMARÍN.
Université de Saint-Jacques-de-Compostelle